
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE

EN VERS DISSILLABES,

Représentée sur le Théatre de la Comédie Française le 10 Octobre 1736.

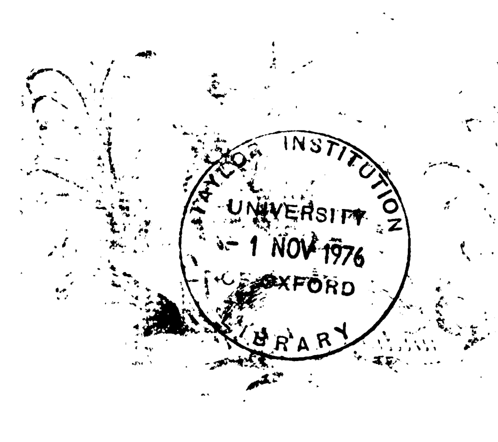
Le prix est de trente sols.



A PARIS;
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vi la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





PREFACE
DE L'EDITEUR.



L est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente Représentations. L'Auteur ne s'est point encore déclaré. On l'a attribuée à l'Auteur de la Henriade & d'Alzire : nous ne voïons pas trop sur quel fondement ; le stile de ces Ouvrages est si différent de celui-ci, qu'il ne permet guéres d'y reconnaître la même main. On a prétendu qu'elle étoit d'un homme de la Cour déja connu par des choses très-ingenieuses qu'on a de lui. On l'a donnée à un homme d'une profession plus sérieuse.

Quel que soit l'Auteur, nous présentons cette Piece au Public comme la premiere Comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds ; peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure : elle produira sur le Théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaisirs nouveaux, est toujours bien reçu.



Si la Comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette Piece ſemble être aſſez de ce caractere: on y voit un mêlange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarée; ſouvent même une ſeule avanture produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure, le fils ſe mocque des deux, & quelques parens prennent différemment part à la ſcéne. On raille très-ſouvent dans une chambre, de ce qui attendrit dans la chambre voiſine; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart d'heure.

Une Dame très-reſpectable étant un jour au chevet d'une de ſes filles qui étoit en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écrioit en fondant en larmes: *Mon Dieu, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans.* Un homme qui avoit épouſé une de ſes filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche, *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils?* Le ſens froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette Dame affligée, qu'elle ſortit en éclatant de rire; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade ayant ſçu de quoi il étoit queſtion, ſe mit à rire comme les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute Comédie doive avoir des Scénes de bouffonnerie & des Scenes attendriſſantes; il y a beaucoup de

très-bonnes Pieces où il ne regne que de la gaïeté, d'autres toutes sérieuses, d'autres mêlangées, d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes; il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, & si on me demandoit quel genre est le meilleur, je répondrois : *celui qui est le mieux traité.*

Il seroit peut-être à propos & conforme au goût de ce siécle raisonneur, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la Comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues; l'admirable Moliere, Renard qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Pieces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison & sans nous dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux Spectacles qu'il ne s'éleve presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie, le Chevalier Menechme pris pour son frere, Crispin faisant son testament sous le nom du bon-homme Geronte, Valere parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa Cassette, Pourceaugnac, à qui on tâte le poulx, parce qu'on le veut faire passer pour fou. En un mot les méprises, les équivoques de ce genre, les travestissemens qui occasionnent ces méprises, les contrastes qui en sont la suite, excitent un rire général.

Arlequin ne fait guéres rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui étoit si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique : il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vû ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux Spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caracteres ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie ; Triссotin & Vadius, par exemple, semblent être de ce genre, le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guéres le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaïeté incompatible avec le mépris & l'indignation.

Il est vrai qu'on rit au Tartuffe, mais ce n'est pas de son hipocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un Saint, & l'hipocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourroit aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gaïeté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes.

Ce seroit sur-tout aux Auteurs Dramatiques à

nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner : ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; je suis trop de leur avis pour mettre un Traité de Philosophie au devant d'une Piece de Théatre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles.

Si on avoit toujours mis sur le Théatre tragique la Grandeur Romaine, à la fin on en seroit rebuté. Si les Héros ne parloient jamais que tendresse, on seroit affadi :

O Imitatores servum pecus !

Les bons Ouvrages que nous avons depuis les Corneilles, les Molieres, les Racines, les Quinauts, les le Bruns, me paroissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette piece est tombée, c'est que cela étoit d'une espece nouvelle ; il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espece.

ACTEURS.

EUPHEMON pere.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Préſident de Coignac, ſecond fils d'Euphemon.

RONDON, Bourgeois de Coignac.

LISE, fille de Rondon.

La **BARONNE** de Croupillac.

MARTHE, Suivante de Liſe.

JASMIN, Valet d'Euphemon fils.

La Scéne eſt à Coignac.

L'ENFANT



L'ENFANT PRODIGUE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

MON triste ami, mon cher & vieux voisin;
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin!
Que je rirai! quel plaisir! que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de sa Magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mesure;

Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable ;
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi,
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait, beau-pere, en pere sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici.
Je donne tout à ce sot cadet-ci,
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'achetter pour lui la Présidence
De cette ville, oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut de Coignac Président,
Il fut un peu gonflé d'impertinence ;
Sa gravité marche & parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sçait, en ai bien plus que toi.
Il est....

EUPHEMON.

Eh mais ! quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours ? . . .

RONDON.

Va, va, laisses ; qu'importe,
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
Il est avare, & tout avare est sage :
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui,
Il est mon gendre, & ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-pere,
A faire ici donation entiere
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présens, futurs à Monsieur votre fils,
En reservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête,
Le tout en bref, arrêté, cimenté,
Pour que ce fils bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence ;
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y satisferai.
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai ;
Je veux couler au sein de la retraite,
La triste fin de ma vie inquiéte ;
Mais je voudrois, qu'un fils si bien doté,
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté :

J'ai vû d'un fils la débauche insensée;
Je vois dans l'autre une ame interessée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux;

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jeremiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet himen paroisse en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte & qu'il m'enleve Lise,
Lise autrefois à cet aîné promise,
Ma Lise qui. . . .

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement.

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere,

Pour ſuccéder ?

EUPHEMON.

Non... Tout eſt à ſon frere.

RONDON.

Ah! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui,
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le couroux d'un pere qu'il outrage ;
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré ;
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-pere ? ah, ah, ah ;
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle ;
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ;
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rapeller mes larmes ?

RONDON.

Et ſur un As mettant vingt rouleaux d'or,
Eh, eh!

EUPHEMON.

Ceſſez......

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'Egliſe,
Se fiancer à ma petite Liſe,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui?... Peſte, quel débauché!

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vûe
Ce qui rapelle un malheur qui me tue;
Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit;
Menagez-les, vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité, mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit: j'y conſens, d'accord;
Pardon; mais diable, auſſi vous aviez tort,
En connoiſſant le fougueux caractere
De votre fils, d'en faire un Mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor?

RONDON.

Pardon; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix.

Pour mon cadet & pour son mariage ;
Ça, pensez-vous que ce cadet si sage,
De votre fille ait pû toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément : ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême,
Et quand je dis : allons, je veux qu'on aime ;
Son cœur docile & que j'ai sçu tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner ;
A mon plaisir j'ai petri sa jeune ame,

EUPHEMON.

On veut pourtant douter qu'elle s'enflamme
Par vos leçons, & je me trompe fort,
Si de nos soins votre fille est d'accord,
Pour mon aîné, j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son ame novice ;
Je sçais quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvoit très-bien séduire....

RONDON.

Lui ! point du tout, ce n'étoit qu'un vaurien ;
Pauvre bon-homme, allez ne craignez rien ;
Car à ma fille après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage ;

Ayez le cœur ſur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, perſonne ne dit oui;
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APprochez, venez Liſe,
Ce jour pour vous eſt un grand jour de criſe,
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triſte ou gai, riche ou gueux,
Ne ſens-tu pas des deſirs de lui plaire?
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Comment coquine!

EUPHEMON.

Ah, ah, notre Féal!
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment! après tout ce que j'ai pû dire,
Tu n'aurois pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Ne sçais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Je sçais, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré;
Je sçais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous refuse en beauté:
Etre au dehors discrette & raisonnable,
Dans sa maison douce, égale, agréable;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point,
Les sentimens ne se commandent point;
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,
De mon époux le reste est le partage;
Mais pour mon cœur, il le doit mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément;
J'approuve fort ce juste sentiment:
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?

Jamais ſans vous ma fille bien appriſe,
N'eut devant moi lâché cette ſottiſe.

à Liſe.

Ecoutes, toi : je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat & par trop renchéri ;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux ;
C'eſt-là ton lot : & toi, notre beau-pere ;
Allons ſigner chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus ;
Allons hâter ſon bavard griffonnage,
Lavons la tête à ce large viſage ;
Puis je reviens après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques,
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altére point la bonté de son cœur,
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un pere;
Quelquefois même au milieu de ses cris,
Tout en grondant il céde à mes avis;
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lors qu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserois plûtôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant
Semble juger sa femme en lui parlant,
Qui comme un paon dans lui-même se mire
Sous son rabat, se rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature;
Mais que ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet himen prochain,

On ne ſait pas comme on veut ſon deſtin,
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'himen me preſcrit l'eſclavage :
Ce Fierenſat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux ;
Il eſt le fils de l'ami de mon pere,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas ! quel cœur libre dans ſes ſoupirs
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs !
Il faut céder : le tems, la patience
Sur mon époux vaincront ma repugnance ;
Et je pourrai ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrette Liſe ;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe,
Si j'oſois.... Mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphemon, qui malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit ;

LISE.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *s'en allant*,

N'en parlons plus.

LISE *la retenant*,

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe
Pour quelque tems a ſurpris ma tendreſſe ;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE *en s'en allant*,

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *revenant*,

De corupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeoit égarée.
Le malheureux ! il cherchoit tour à tour
Tous les plaiſirs, il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis ſa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé ?

LISE.

S'il eut aimé, je l'aurois corrigé ;
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice ;
Dans ſes liens qui ſçait ſe retenir,
Eſt honnête homme ou va le devenir ;
Mais Euphemon dédaigna ſa maîtreſſe,
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcelerats,
Qui dans le piége avoient conduit ſes pas,

Ayant mangé tout le bien de sa mere,
Ont sous son nom volé son triste pere ;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels,
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuroient encor ses vices & ses charmes,
Je ne prens plus nul interêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui succede aujourd'hui.
Il aura Lise, & certes c'est dommage ;
Car l'autre avoit un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvroit aisément dans son cœur,
Sous ses défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'étoit, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais.....

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt Monſieur ſon frere.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroit de biens eſt l'ame d'un ménage,
Fortune, honneurs & dignitez, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Coignac à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité quand j'examine au large,
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma Charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame?

MARTHE.

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme.

Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualitez, votre rang & vos biens;
Etre à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne & son argent comptant,
Etre en rabbat un petit Maître avare,
C'est un excès de ridicule rare;
Un jeune fat passe encor; mais ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma Mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie;
C'est à Madame, ainsi donc s'il vous plait,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt;
Le silence est votre fait.... (*à Lise*) Vous Madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce Cadet effronté,
Qui sous le nom d'une fille suivante,
Donne carriere à sa langue impudente;
Je ne suis pas un Président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme;
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme,
Il pouroit bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

MARTHE

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je hélas lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux,

MARTHE.

Croyez-moi,

Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

MA foi,

Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pere,

J'allois porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretenant au pied de cette roche,

Un voyageur qui descendoit du coche.

LISE.

Un voyageur jeune....

RONDON.

Nenny vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé, ſans dent,
Nos deux barbons d'abord avec franchiſe,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe,
Leur dos voutés s'élevoient, s'abaiſſoient,
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſoient,
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée,
Verſoit les pleurs dont elle étoit mouillée.
Puis Euphemon d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné;
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Oh, je prétends moi l'aller conſoler,
Vous ſçavez tous comme je le gouverne,
Et d'aſſez près la choſe nous concerne,
Je le connois; & dès qu'il me verra,
Contrat en main, d'abord il ſignera,
Le tems eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet:

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout presse, & c'est ta faute aussi,
Que tout cela.

LISE.

Comment, moi! ma faute?

RONDON.

Oui,
Les contre-tems qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.



VOUS frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaïe;
Plus de ce joug la pesanteur m'effraïe;
A mon avis l'Himen & ses liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens;
Point de milieu, l'état du mariage
Est des Humains le plus cher avantage;
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serrent ces nœuds tissus par la nature;
Que l'amour forme, & que l'honneur épure:
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son Amant!

Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans, ces gages prétieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds:
Un tel himen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la Terre;
Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontez d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber ou combattre ſans ceſſe,
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde,
Un tel himen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumiere en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eut pas dit ſur ce point davantage;
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage,

Auroient beſoin d'un éclairciſſement,
L'himen déplaît avec le Préſident,
Vous plairoit-il avec Monſieur ſon frere?
Débrouillez-moi de grace ce miſtere;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet,
Haïſſez-vous, aimez-vous, parlez net.

LISE.

Je n'en ſçai rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe;
Comment chercher la triſte vérité,
Au fond d'un cœur, hélas, trop agité?
Il faut au moins pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame;
On lit très-bien dans le fond de ſon ame;
On y voit clair, & ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſçait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête;
On ſçait....

LISE.

Et moi je ne veux rien ſçavoir;
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir;
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;

Je ne veux point accroître mes dégoûts,
Du vain regret d'un plus aimable époux,
Que loin de moi cet Euphemon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux (s'il peut l'être:)
Qu'il ne ſoit pas au moins deshérité;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine;
Voilà mon cœur, c'eſt trop le pénétrer,
Aller plus loin, ſeroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un LAQUAIS.

un LAQUAIS.

LA bas, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

le LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement...
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ſur quoi?

MARTHE.

Sur votre himen ſans doute.

LISE.

Ah, c'eſt encor tout ce que je redoute;

Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire?
Dans ce travail de parler sans rien dire;
Que ce fardeau me pése & me déplaît!

SCENE III.

LISE, Me CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois bien qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame... pardon si....

Me CROUPILLAC.

Ah Madame!...

LISE.

Eh Madame!

Me CROUPILLAC.

Il faut aussi.

LISE.

S'asseoir Madame.

Me CROUPILLAC *assise.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fonds de l'ame
Je voudrois bien....

LISE.

Madame?

Me CROUPILLAC.

Ah! je voudrois
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits;
Je pleurs hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Me CROUPILLAC.

Oh! non, ma Mie,
Je ne ſçaurois, je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez;
J'en avois un, du moins en eſpérance;
Un ſeul hélas! c'eſt bien peu, quand j'y penſe;
Et j'avois eu grand peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver;
Il eſt un tems; ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout, quand un Amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule, & certe il n'eſt pas bien,
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite;
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous, & que vous ai-je pris?

Me. CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il eſt force bégueules,
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur hélas! je ſuis plus ſage,
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Me CROUPILLAC.

Si fait:
J'eſpere encore; & ce ſeroit peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Me CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Me CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Préſidens,
Je haïſſois leur perſonne & leur ſtile;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin Madame ?

Me CROUPILLAC.

Enfin il faut ſçavoir,
Que vous m'avez réduite au deſeſpoir.

LISE.

Mais en quoi donc ?

Me CROUPILLAC.

Je vis dans Angoulême,
Veuve & pouvant diſpoſer de moi-même ;
Dans Angoulême en ce tems Fierenſat,
Etudioit apprentif Magiſtrat ;
Il me lorgnoit, il ſe mit dans la tête,
Pour ma perſonne un amour mal-honnête,
Bien mal-honnête hélas ! bien outrageant ;
Car il faiſoit l'amour à mon argent ;
Je fis écrire au bon-homme de pere,
On s'entremit, on pouſſa bien l'affaire,
Car en mon nom ſouvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela :
Vous voyez bien que la choſe étoit ſûre.

LISE.

Oh oui.

Me CROUPILLAC.

Pour moi j'étois prête à conclure ;
De Fierenſat alors le frere aîné,
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir !

Me CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma chere,
Qui jouiſſoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Me CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon pere ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſçai-je ?
(Vous vous troublez) mon Héros de Collége,
Mon Préſident ſçachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis ;
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi courant de frere en frere,
Vous emparer d'une famille entiere ;
Pour moi déja par proteſtation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procés ſera fait de maniere,
Que vous, ſon pere & les enfans que j'ai,
Nous ſerons mort avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité je ſuis toute honteuſe,
Que mon himen vous rende malheureuſe,

Je suis peu digne hélas de ce courroux,
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Cessez, Madame avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourroit aisément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Me CROUPILLAC.

Est-il possible ?

LISE.

Oui, je vous l'abandonne.

Me CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ;
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je vois très-peu d'attraits,
Dans l'himénée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Me. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-peres ;
On m'a parlé de protestation,
Et vertubleu, qu'on en parle à Rondon ;

Je chasserai bien loin ces créatures.

Me CROUPILLAC.

Faut-il encor essuïer des injures ?
Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Me CROUPILLAC.

Votre Gendre est sans foy ;
C'est un fripon d'espéce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Me CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

Me CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! si durement ?

RONDON.

J'en aurois fait de bon cœur tout autant.

Me CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son pere.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plûtôt qu'à moi.

Me CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable, & le beau sexe entier
En ma faveur, ira par tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Me CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sçauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Me CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai lui, son vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Me CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh, je vous en défie.

Me CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise*

JE voudrois bien sçavoir aussi pourquoi,
Vous recevez ces visites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades ;
Et vous, Monsieur, (*à Fierenfat*) le Roi des pédans fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une Baronne afin de l'abuser ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage ;
Il vous sied bien, grave & triste indolent ;
De vous mêler du métier de galant ?
C'étoit le fait de votre fou de frere :
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere ;
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que sous condition,
Me reservant toujours au fond de l'ame ;
Le droit d'avoir une plus riche femme,
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre.
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi, j'en suis d'accord.

LISE.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre;
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure;
D'écus tournois ſoixante peſans facs,
Finiront tous malgré les Croupillacs;
Qu'Euphemon tarde, & qu'il me déſeſpere?
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere,
Je fais auſſi mes proteſtations;
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi, quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on gouter le bonheur odieux,
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux?
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpére,
Oubliez-vous que vous avez un frere?

FIERENFAT.

Mon frere? Moi? Je ne l'ai jamais vû,
Et du logis il étoit diſparu,
Lorſque j'étois encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole,
J'ai ſçû depuis ſes beaux déportemens:
Et ſi jamais il reparoît ceans,

Consolez-vous, nous sçavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galeres.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien,
C'est votre avis ; mais moi je vous déclare,
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare,
Va, mon enfant, le Contrat est dressé,
Sur tout cela le Notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la sorte,
En Droit écrit leur volonté l'emporte ;
Lisez Cujas chapitre cinq, six, sept :
» Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
» *Ipso facto* de tout dépossédé,
» Comme un bâtard il est exhéredé.

LISE.

Je ne connois le Droit ni la Coutume,
Je n'ai point lû Cujas, mais je présume,
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon sens ;
Si dans leur Code ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misere ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos Loix.

RONDON.

Ah ! laissez-là vos Loix & votre Code,
Et votre honneur, & faites à ma mode,
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu ;
Qu'il soit puni : mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste de droit d'aînesse ;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs,
Ne seront point le prix de ses malheurs ;
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce Contrat, qui tous nous deshonore ;
Si l'intérêt ainsi l'a pû dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires.

RONDON.

Quoi ! tu voudrois corriger deux Notaires ?
Faire changer un Contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison,
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage
Jusqu'à présent du monde & du ménage ;

Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient;
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue, & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter;
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frere. . . .
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guére.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphemon;
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon;
On n'attend plus rien que ta ſignature,
Preſſe-moi donc cette tardive allure,
Dégourdis-toi, prens un ton réjoui,
Un air de nôce, un front épanoui;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans: je ne me ſens pas d'aiſe;

Allons, ri donc, chassons tous les ennuis ;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre !

FIERENFAT.

Quelle raison ?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre ?
Quoi ? tout le monde est-il devenu fou ?
Chacun dit *non* : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce seroit outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête,
Elle veut rompre un himen que j'apprête ;
Mais ce n'est pas de ces cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire acroche ?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux himen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a t-il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A t-il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle :
De vers Bordeaux cet homme a vû mon fils
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim. La honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſoient ſa jeuneſſe ;
La maladie & l'excès du malheur,
De ſon printems avoient ſéché la fleur,
Et dans ſon ſang la fiévre enracinée,
Précipitoit ſa derniere journée,
Quand il le vit il étoit expirant,
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſeroit mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée,
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible ; ah ! la friponne ;
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous ?

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux ;
C'eſt mon bonheur ; mais il ſeroit atroce,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce ;
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin,
Le contre-tems de mon juſte chagrin,
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles,
Laiſſer couler mes larmes paternelles ;
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs ;
Par une joie indiſcrete, inſenſée,
L'honnêteté ſeroit trop offenſée.

LISE.

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs,
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais mon pere.

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage !

Quoi! différer un himen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de sa famille entiere ?

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere est toujours pere,
Ses attentats & toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs,
Et ce qui pese à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petit-fils qui valent mieux que lui;
Signons, dansons, mon Dieu, que de foiblesse!

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais morbleu, ce procédé me blesse;
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait; douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute;
Ce fils aîné, ce fils votre fleau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau;
Pauvre cher homme! allez sa frénesie
Eut tôt ou tard abrégé votre vie;
Soyez tranquille, & suivez mes avis,
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort & sa naissance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va, suis ton pere, & sois expéditif,
Prend ce Contrat, le mort saisit le vif;
Il n'est plus tems qu'avec moi l'on barguigne,
Prends-lui la main, qu'il paraphe & qu'il signe.

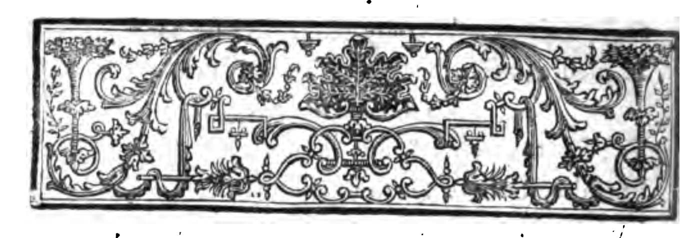
à Lise.

Et toi, ma fille, attendons à ce soir,
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au desespoir.

Fin du deuxiéme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.



OUI, mon ami, tu fus jadis mon maître,
Je t'ai servi deux ans sans te connoître ;
Ainsi que moi réduit à l'Hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal :
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré ;
Tout est au diable ; éteins dans ta mémoire,
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire,
Sur du fumier l'orgueil est un abus,
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable ;
Toujours Jasmin, j'en suis moins miserable,

Né pour souffrir, je sçai souffrir gaïment,
Manquer de tout, voilà mon élément;
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure;
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misere entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie!
Quelle accablante & terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison;
Il me console au moins en sa maniere,
Il m'accompagne, & son ame grossiere,
Sensible & tendre, ou sa rusticité
N'a point pour moi perdu l'humanité,
Né mon égal (puisqu'enfin il est homme,)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme;
Il suit gaïment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis!.. Hélas! mon pauvre maître,
Apprens-moi donc de grace à les connaître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHEMON fils.

Tu les as vûs chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent,

De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyois pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta benigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois ; car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe ;
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons dépouillés, délabrées,
De l'indigence exécrables livrées,
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendoient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître ;
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te ſecourir ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah ! les amis, les amis, quels infâmes !

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer ;

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendois, hélas ! plus de douceur,
J'en ai cent fois eſſuïé plus d'horreur ;
Celle ſur-tout qui m'aimant ſans miſtere,
Sembloit placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens ;
De mes bienfaits acheta des Amans,
Et de mon vin régaloit leur cohue,
Lorſque de faim j'expirois dans ſa rue ;
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vû, dit-il, dans mon enfance,
Une mort promte eut fini ma ſouffrance :
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Près de Coignac, ſi je ſçai mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon, le pere de... Quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme aſſez bruſque & bouru ;
Je fus jadis Page dans ſa cuiſine ;
Mais dominé d'une humeur libertine ;

Je voyageai, je fus depuis Coureur,
Laquais, Commis, Fantaſſin, Déſerteur,
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon Maître.
De moi Rondon ſe ſouviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adverſité...

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans : c'étoit un caractere,
Moitié plaiſant, moitié triſte & colere ;
Au fond bon diable : il avoit un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raiſons ! c'étoit une merveille ;
Cela pouvoit bien avoir de mon tems,
A bien compter entre ſix à ſept ans,
Et cette fleur avec l'âge embellie,
Eſt en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis, ne te peut conſoler ;
Je vois toujours à travers ta viſiere,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiere.

EUPHEMON fils.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des Cieux
A pû guider ma miſere en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures,
Tu reste-là tout pensif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connois-tu Rondon ?
Serois-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah! laisses-moi.

JASMIN *en l'embrassant.*

Par charité, mon Maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peus être.

EUPHEMON *en pleurant.*

Je suis. . . . je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit poursuivre,
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en sans complainte importune;
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leur bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin;
Enrollons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imites-les, travaille,
Gagnes ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices :
Ils ont au moins sans trouble & sans remords
La paix de l'ame & la santé du corps.

SCENE II.

Me CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Me CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici, serois-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi, plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce Cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros-jeu, cousu d'or.... c'est lui-même.

Elle approche d'Euphemon.

Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait ;
Et celui-ci me semble pauvre & laid ;
La maladie altére un beau visage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin,
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHEMON

EUPHEMON.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vû dans l'éclat, dans la pompe;
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux, ausquels on a brillé;
Sortons.

Me CROUPILLAC *s'avançant vers Euphemon.*

Mon fils, quelle étrange avanture,
T'a donc réduit en si pietre posture?

EUPHEMON.

Ma faute.

Me CROUPILLAC.

Hélas! comment te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis,
C'est pour avoir été volé, Madame.

Me CROUPILLAC.

Volé? par qui, comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame,
Nos voleurs sont de très-honnêtes gens;
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs & conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables,

Me CROUPILLAC.

J'entens, j'entens, vous avez tout mangé;
Mais vous serez cent fois plus affligé,

Quand vous ſçaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'himen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON.

Adieu, Madame.

Me CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu? Non, tu ſçauras
Mon accident, parbleu tu me plaindras.

EUPHEMON.

Soit; je vous plains, adieu.

Me CROUPILLAC.

Non, je te jure,
Tu ſçauras toute mon avanture:
Un Fierenfat Robin de ſon metier,
Vint avec moi connoiſſance lier
Dans Angoulême, au tems où vous battîtes
Quatre Huiſſiers, & la fuite vous prîtes;
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon pere, un Seigneur Euphemon.

EUPHEMON *revenant.*

Euphemon?

Me CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Ciel! Madame, de grace,
Cet Euphemon, cet honneur de ſa race,
Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Seroit....

Me CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON.

Quoi ? dans ces mêmes lieux ?

Me CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON.

Puis-je au moins sçavoir. . . comme il se porte ?

Me CROUPILLAC.

Fort bien, je crois. . . . Que diable vous importe ?

EUPHEMON.

Et que dit-on. . . .

Me CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis.

Me CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légere,
Un fou fieffé, le fleau de son pere,
Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON.

En vérité. . . je suis confus dans l'ame,
De vous avoir interrompu, Madame.

Me CROUPILLAC.

Poursuivons donc : Fierenfat son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisoit ;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON.

Eh bien, a-t'il ce bonheur en partage ?

Eſt-il à vous ?

Me CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frere inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet himen qui l'honore ;
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON.

Que dites-vous ? . . Quoi, Madame, il l'épouſe ?

Me CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON.

Ce jeune objet aimable. . . . dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait tout divin,
Se donneroit . . . .

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre,
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout ;

à Madame Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un ſi ſenſible outrage ;
Si j'étois cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſeroit pas pour lui.

Me Croupillac.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon fort ; un gueux eft toujours tendre,
Tu paroiffois bien moins compatiffant,
Quand tu roulois fur l'or & fur l'argent ;
Ecoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

Jasmin.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Me Croupillac.

Je veux ici te faire agir pour moi.

Euphemon.

Moi vous fervir ? hélas ! Madame, en quoi ?

Me Croupillac.

En tout. Il faut prendre en main mon injure ;
Un autre habit, quelque peu de parure
Te pourroient rendre encor affez joli ;
Ton efprit eft infinuant, poli ;
Tu connois l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
Fais le flatteur auprès de Fierenfat,
Vantes fon bien, fon efprit, fon rabat,
Sois en faveur, & lorfque je protefte
Contre fon vol, toi, mon cher, fais le refte ;
Je veux gagner du tems en proteftant.

Euphemon *voyant fon pere.*

Que vois-je, ô Ciel !

Il s'enfuit.

Me CROUPILLAC.

Cet homme eſt fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Me CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON pere, JASMIN.

EUPHEMON pere.

JE l'avouerai, cet aſpect imprévû
D'un malheureux avec peine entrevû,
Porte à mon cœur je ne ſçai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte ;
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors par un retour cruel
Perſécuter ce cœur trop paternel ;
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſere,
Dans la débauche, & fait honte à ſon pere ;
De tous côtez je ſuis bien malheureux,
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux ;

L'un par sa perte & par sa vie infâme
Fait mon supplice & déchire mon ame ;
L'autre en abuse, il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui ;
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Appercevant Jasmin qui le salue.

Que veux-tu l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable !
Reconnoissez, digne & noble Euphemon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

C'est toi ! le tems change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage ;
Quand tu partis, tu me vis encore frais ;
Mais l'âge avance, & le terme est bien près ;
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif ;
Le bonheur semble un Etre fugitif,
Le Diable enfin, qui toujours me promene,
Me fit partir, le Diable me ramene.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : sois sage si tu peux ;
Mais quel étoit cet autre malheureux
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais. . . . c'eſt mon camarade,
Un pauvre Here, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être;
A-t-il des mœurs, eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être,
Je lui connois d'aſſez bons ſentimens;
Il a de plus de fort jolis talens,
Il ſçait écrire, il ſçait l'Arithmétique,
Deſſine un peu, ſçait un peu de Muſique;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé;
Jaſmin, mon fils deviendra votre Maître,
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être,
Avec ſon bien ſon train doit augmenter;
Un de ces gens qui vient de le quitter
Vous laiſſe encor une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente,
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin,
J'en parlerai; j'y vais, adieu, Jaſmin.
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

AH ! l'honnête-homme : ô Ciel ! pourroit-on croire
Qu'il soit encor en ce siécle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous serons Laquais chez Euphemon.

EUPHEMON fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse,
Je céde au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit. . . . je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire :

Cet Euphemon. . . .

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON fils.

Ah ! . . . c'eſt mon pere.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,

Ce criminel & cet infortuné,

Qui déſola ſa famille éperdue ;

Ah ! que mon cœur palpitoit à ſa vûe,

Qu'il lui portoit ſes vœux humiliés,

Que j'étois prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui ! vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez de grace

Ma familiere & ridicule audace,

Pardon, Monſieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé

Peut-il ſçavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphemon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'est aussi ce qui me desespere ;
Mais réponds-moi : que te disoit mon pere ?

JASMIN.

Moi, je disois que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux ;
Et lui, plaignant nos destins simpatiques,
Nous recevoit tous deux pour domestiques ;
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHEMON fils.

Eh bien ! il faut déveloper mon cœur ;
Vois tous mes maux, connois leur profondeur :
S'être attiré pour un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé dans ma honte importune
A le servir quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité ;

Mais croirois-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frere, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous, ce péché vous manquoit.

EUPHEMON fils.

Tu ne ſçais pas qu'au ſortir de l'enfance;
(Car chez Rondon te n'étois plus je penſe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres ſoumis,
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.
Plantés exprès deux jeunes arbriſſeaux,
Croiſſent ainſi pour unir leur rameaux.
Le tems, l'amour qui hâtoit ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe;
Tout l'univers alors m'eut envié;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,

Je me faiſois un lâche point d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur;
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages,
Quels tems hélas! les violens orages
Des paſſions qui troubloient mon deſtin,
A mes parens m'arrachérent enfin;
Tu ſçais depuis quel fut mon ſort funeſte,
J'ai tout perdu, mon amour ſeul me reſte,
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous deſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſére
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil étoit bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon;
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourroit vous ſervir de reſſource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oſer voir? moi m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux?
Il me faut fuir un pere, une maîtreſſe,
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe,
Et je ne ſçais, ô regrets ſuperflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOilà, je crois, ce Préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avois jamais vû ſon viſage,
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frere, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſermoné mon pere,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire ;

En voyant Jaſmin.

Où ſont ces gens qui vouloient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſçait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſçait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit savoir aussi parler ?

JASMIN.

Il est timide, & sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie,
Il me paroît qu'il sent assez son bien :
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique,
C'est un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel !... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En ſeriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drôle !

EUPHEMON fils.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur,
Il voudroit bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eſt téméraire ;
Ça : qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de Palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

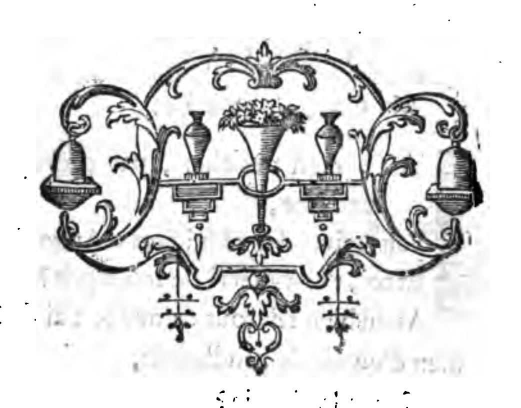
JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître !

EUPHEMON. fils.

Ah ! ſoyons ſages, il eſt bien tems de l'être ;
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſçavoir ſouffrir.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Me CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Me CROUPILLAC.


'AY, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême,
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prudhomie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon-homme Euphemon?
Parles: as-tu vû la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Me CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Me CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie ;
Attaques-la pour me plaire ; & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi ;
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service ;
Reprens cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit sitôt de la sagesse ;
Pour être heureux, reprens ta hardiesse.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Me CROUPILLAC.

Eh quoi ! quel embarras !

EUPHEMON fils.

J'étois hardi lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être,
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître,
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Me CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux ;
De sa Maîtresse être le Domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique ;
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon, me semble, elle est partie.

Me CROUPILLAC.

Eh, sois donc vîte amoureux, je t'en prie,
Voici le tems, ose un peu lui parler.
Quoi ! je te vois soupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah de grace !

EUPHEMON fils.

Si vous sçaviez, hélas ! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

JASMIN.

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

EUPHEMON fils.

C'est-elle, ô Dieux ! je meurs de jalousie,
De desespoir, de remords & d'amour.

Me CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on differe
Ce triste himen.

Me CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins ;
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te suis, j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore,
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je vois
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon himen mettant empêchement ;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon pere,
En sont plus vifs à presser ma misere ;
Ils ont gagné le bon-homme Euphemon.

MARTHE.

En vérité ce vieillard eſt trop bon,
Ce Fierenfat eſt par trop tirannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne, accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'aîné ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut ; quel funeſte tourment,
Le pleurer mort, ou le haïr vivant !

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle,
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort :
Vous allez donc être enfin à ſon frére ?

LISE.

Ma chere enfant, ce mot me deſeſpere ;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur,
L'averſion s'éſt changée en horreur ;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,

Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O sort! pourquoi faut-il,
Que de mes jours tu respectas le fil,
Lorsqu'un ingrat, un Amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable.?

MARTHE *revenant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président;
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudroit bien vous parler?

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi? toujours m'excéder,
Et même absent en tous lieux m'obséder;
De mon himen que je suis déja lasse!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure,

LISE.

Rentrons, te dis-je, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant ſur Jaſmin.*

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher,
Mes foibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons ſur ſon paſſage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur ;
à Liſe.
Souffrirez-vous ?...

LISE *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur ?

EUPHEMON fils *ſe jettant à genoux.*

Ce que je veux ? La mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je, ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!

C'est Euphemon? Grand Dieu! qu'il est changé:

EUPHEMON fils.

Oui je le suis, votre cœur est vangé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la Nature & l'Amour;
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices,
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser;
J'ai reconnu, j'en jure, par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur,
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ses clartez naturelles,
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré;
C'est cet amour, c'est lui qui me ramene,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins,
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours avoient creusé ma tombe;

A peine encor échappé du trépas,
Je ſuis venu ; l'amour guidoit mes pas,
Oui, je vous cherche à mon heure derniere ;
Heureux cent fois en quittant la lumiere,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous !

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue ;
C'eſt vous ? ô Ciel ! vous qui cherchez ma vûe,
Dans quel état ? quel jour !.. ah malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſçais ; mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore ;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez ;
J'en ſuis punis, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai ? malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcretes,
Dans votre cœur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe hélas ! que la vertu m'éclaire ;
Ah ! j'ai trop tard apperçu ſa lumiere,
Trop vainement mon cœur en eſt épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais, répondez, Euphemon, puis-je croire,
Que vous ayez gagné cette victoire ?

Consultez-vous, ne trompez point mes vœux,
Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphemon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ! hélas, je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu ;
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie ;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie,
Je respectai les maux qui m'accabloient,
J'aimai mes jours, ils vous appartenoient ;
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être ;
De ma raison je vous dois le retour ;
Si j'en conserve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes ;
Regardez-moi tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse ;
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juſte Ciel ! vous pleurez ?

LISE *à Marthe.*

Ah ! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés ;
Moi, je ſerois l'épouſe de ſon frere ? ...
N'avez-vous point vû déja votre pere ?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré ;
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je ſuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frere,
Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom auſſi bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat,
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes,
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé,
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce deſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs mêmes à mes pieds répandus ;

Non, Euphemon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'himen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchoient; votre remords m'enflame.

EUPHEMON fils.

Quoi? vos beaux yeux ſi long-tems courroucés
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallûmez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avoient éteint mes crimes;
Ah! ſi mon frere au tréſor attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avoit fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous ſuis cher, il eſt deshérité;
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoye.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflamés,
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi? ſi vous m'aimez.

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre pere ;
Nous ne pouvons cacher à votre frere,
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colere.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphemon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque Diable a troublé ma visiere,
Ou si mon œil est toujours clair & net,
Je suis, j'ai vû... je le suis, j'ai mon fait;

En avançant vers Euphemon.

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON *en colere.*

Je!

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitoit, & que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés ;
C'est du respect, de la reconnoissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main,
De la vertu? scélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jasmin,
Que si j'osois. . . .

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphemon.*

Contraignez-vous si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici sur ma foi.

à Marthe.

Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose.

FIERENFAT.

Tu ne sçais pas à quoi ceci t'expose

Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par foi aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sçais à merveilles.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles;
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce,
Un jour d'himen, une heure avant la nôce!
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité;
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en est trop.

LISE.

Quel couroux vous anime!
Eh, réprimez.

EUPHEMON

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Sçavez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...,

EUPHEMON *en colere, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Sçavez-vous vous taire?

LISE.

Eh, modérez.

EUPHEMON fils.

Monsieur le Président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins Juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi,
Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls, il faut avoir sçu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colere;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous,
Il vous sied mal d'oser être jaloux;
Madame est bonne, & fait grace à mon zéle;
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir: à moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE *à Euphemon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez
Ce qu'à Madame ici vous en devez,
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paroître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi.. moi ?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé:
C'est quelque Amant en valet déguisé :
Qui donc es-tu, réponds-moi ?

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;
Ma destinée est incertaine encore,
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT,

Il dépendra bientôt de la Justice,

Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vîte instrumenter ;
Allez, perfide, & craignez ma colere,
J'amenerai vos parens, votre pere ;
Votre innocence en son jour paroîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous ; de grace rentrons vîte,
De tout ceci je crains pour nous la suite,
Si votre pere apprenoit que c'est vous,
Rien ne pourroit appaiser son courroux ;
Il penseroit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle ;
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble & les divisions ;
Et l'on pourroit pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher ;
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre pere ;

De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour ;
Cachez-vous bien...

à Marthe.

Gardez qu'il ne paroisse ;
Eh, va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce,
Je te cherchois & ton époux aussi ?

LISE.

Il ne l'est pas, je le crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monsieur, la biénséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

Elle sort.

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux !
Je voudrois être *incognito* près d'eux ;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux Amans qu'à l'himen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

Ah les fripons! ils sont fins & subtils;
Où les trouver? où sont-ils, où sont-ils?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine,
Que t'as-t-on fait? Qu'est-ce que tu poursuis?
Que cherches-tu, qu'as-tu?

FIERENFAT.

J'ai que je suis;
Ah! je le suis; oui, je le suis, beau-pere!
Oui, je le suis.

RONDON.

Comment donc? quel mistere!

FIERENFAT.

Votre fille, ah! je suis, je suis à bout.

RONDON.

Si je croyois....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voisins,
J'étranglerois ma Lise de mes mains.

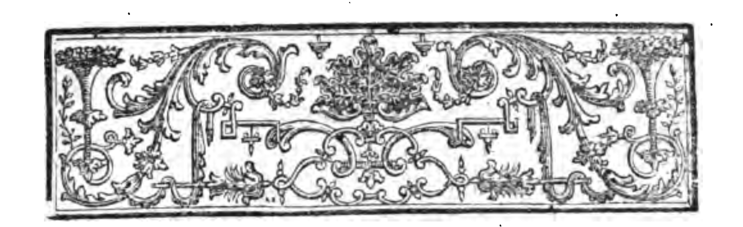
FIERENFAT.

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baissé;
Elle avoit l'air timide, embarrassé;
Mon gendre allons, surprenons la pendarde,
Voyons le cas; car l'honneur me poignarde;
Tu-dieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon
En fait d'honneur n'entend jamais raison.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.



H! je me ſauve à peine entre tes bras ;
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure !
Cher Euphemon, cher & funeſte Amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.

à Marthe.

Prens garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout ;

Nous braverons le Greffe & l'écritoire ;
Certains recoins chez moi dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces Furets ne sont point remarqués ;
Là, votre Amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire ;
J'ai soutenu mon interrogatoire,
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier ;
J'ai répondu sans jamais m'effraïer :
L'un vous traînoit sa voix de pédagogue,
L'autre brailloit d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Disoit : mon fils, sçachons la vérité ;
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la troupe scolastique.

LISE.

On ne sçait rien ?

JASMIN.

Non rien, mais dès demain
On ſçaura tout ; car tout ſe ſçait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colere,
N'ait pas le tems de prévenir ſon pere ;
J'en tremble encor, & tout accroît ma peur.
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur ;
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances ;
Il m'aidera.

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des trances,
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux peres contre nous ;
Un Préſident, les bégueules, les prudes ;
Si vous ſçaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſevere & quel ſourcil froncé
De leur vertu le faſte rehauſſé,
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur acreté pourſuit votre innocence ;
Leur cris, leur zele & leur ſainte fureur
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vû du tintamare,
Je n'ai jamais vû ſemblable bagare,
Tout le logis eſt ſans deſſus deſſous ;
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans & fous :

On vous accuſe, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'avanture ;
Les violons ſont déja renvoyé s,
Tout interdits, ſans boire, & point payés ;
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées,
Dans ce tumulte ont été renverſées ;
Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphemon le pere reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il leve au Ciel les yeux, & ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens ;
Enfin ſurpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que ſur perſonne,
Il ne faudra s'aſſurer déſormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inſpire de tendreſſe!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre eſpéce ;
Fuyons, Madame!

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi je crains donc ?

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoise, mijaurée,
Fille pressée, ame dénaturée !
Ah ! Lise, Lise : allons, je veux sçavoir
Tous les entours de ce procédé noir :
Ça, depuis quand connois-tu le Corsaire ?
Son nom, son rang, comment t'a-t-il pû plaire ?
De ses méfaits je veux sçavoir le fil ;
D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?
Réponds, reponds ; tu ris de ma colere,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton,
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon ?

La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſçache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela. Quand je menace,
On eſt petit.

LISE.

Je ne veux qu'une grace;
C'eſt qu'Euphemon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphemon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere!
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier,
Pour votre honneur, daignez me l'envoyer,
Daignez... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire,
A ce bon-homme elle veut s'expliquer,
On peut fort bien ſouffrir ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIgne Euphemon! pourrois-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie;

à Marthe.

Ecoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON pere, LISE.

LISE.

UN ſiége... hélas!.. Monſieur aſſoyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous revere,
Je vous regarde à jamais comme un pere,

EUPHEMON.

Qui, vous ? ma fille.

LISE.

Oui, j'ose me flatter

Que c'est un nom que j'ai sçu mériter.

EUPHEMON.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture.

LISE.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur,
Mon Juge enfin sera mon protecteur ;
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un siége à côté de lui,

Si votre cœur avoit été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance,
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens,
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avoit sacrifié
Tous ses devoirs & même l'amitié,

EUPHEMON.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si cette expérience
Eut reconnu la triste jouissance

De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur & suivis des remords,
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenoit avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt honnête homme & fidele,
Il eut repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON.

De ce portrait que voulez-vous conclure,
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vû,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu,
Et cette veuve, ici dit-elle même,
Qu'elle l'a vû six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté,
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris;
De grace un mot, votre ame est noble & belle,
La cruauté n'est pas faite pour elle;
N'est-il pas vrai, qu'Euphemon votre fils,
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances;
J'ai plaint ſa mort, j'avois plaint ſes malheurs;
Mais la nature au milieu de mes pleurs
Auroit laiſſé ma raiſon ſaine & pure,
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encor avec outrage,
Ce fils changé, devenu votra image,
Qui de ſes pleurs arroſeroit vos pieds,
Le pourriez-vous?

EUPHEMON.

Hélas! vous oubliez,
Qu'il ne faut point par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices;
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici,
Eſt ſans retour dans le crime endurci,
De la vertu s'il eut repris la trace,
Viendroit-il pas me demander ſa grace?

LISE.

La demander! Sans doute il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHEMON.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte,
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte;
Peut-être ici vous le verrez mourrir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême;
Mon fils vivroit?

LISE.

S'il arrive, il vous aime.

EUPHEMON.

Ah! s'il m'aimoit: mais quelle vaine erreur?
Comment? de qui l'apprendre?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON.

Mais, ſçauriez-vous....

LISE.

Surtout ce qui le touche,
La verité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON.

C'eſt trop, c'eſt trop me tenir en ſuſpens;
Ayez pitié du déclin de mes ans;
J'eſpere encor, & je ſuis plein d'allarmes;
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivoit, s'il étoit vertueux!
Expliquez-vous, parlez-moi;

LISE.

Je le veux ;

Eh bien, sçachez....

SCENE VI.

Acteurs précédens, FIERENFAT, RONDON, Me CROUPILLAC, EUPHEMON fils *l'épée à la main*, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vîte qu'on l'environne ;

Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au dessus du commun,

Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

Ah malheureux ! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire ?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez... où suis-je ? c'est mon pere.

Il jette son épée.

EUPHEMON pere.

Que vois-je, hélas !

EUPHEMON fils *aux pieds de son pere.*

Un trop malheureux fils
Qu'on poursuivoit, & qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frere?

Me. CROUPILLAC.

O Ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaissez-moi, décidez de mon sort,
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHEMON pere.

Ah! qui t'amene en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans;
Oui, nous avons les mêmes sentimens,
Le même cœur....

EUPHEMON fils *en montrant Lise.*

Hélas! son indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offense;

Suivez, ſuivez pour cet infortuné
L'exemple heureux que l'amour a donné;
Je n'eſperois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer aimé de vous & d'elle,
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter;
D'un malheureux vous détournez la vûe,
De quels tranſports votre ame eſt-elle emûe?
Eſt-ce la haine? Et ce fils condamné....

EUPHEMON pere *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné;
Si la vertu regne enfin dans ton âme,
Je ſuis ton pere.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.

à Rondon.

Unis tous trois permettez qu'à vos pieds,
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.

à Euphemon.

Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien, & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement! quoi, c'eſt donc-là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort ſingulier rôle;

Tu-dieu, quel frere!

EUPHEMON pere.

Oui, je l'avois perdu ;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Me CROUPILLAC.

C'est Euphemon ? tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaissiez,
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez;
Dans d'autre tems j'avois eu sa tendresse ;
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix ;
J'ai retrouvé dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon pere,
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang & des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez. . . moi j'aime sa personne ;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON pere.

Non, sa bonté si desinteressée,
Ne sera pas si mal récompensée ;

Non, Euphemon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mc CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie & toute consolée;
Ce Gentil-homme est venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.

à Euphemon fils.

Vîte épousez, le Ciel vous favorise;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise.
Et je pourrois par ce bel accident,
Si l'on vouloit, ravoir mon Président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur; & vous souffrez, mon pere,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincere,
Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premieres loix.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage;

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage;

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si furtout Euphemon,
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en fuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup fans doute, en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Me CROUPILLAC.

Eh, fi vilain, quel cœur fordide & chiche!
Faut-il toujours courtifer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Affez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne fuis-je pas en datte la premiere?
N'as-tu pas fait dans l'ardeur de me plaire,
De longs fermens tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanfons fans efprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeffes,
Nous plaiderons, je montrerai les pieces;
Le Parlement doit en femblable cas
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains fa jufte colere,
Epoufe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON pere *à Croupillac.*

Je fuis confus du vif empreffement,
Dont vous flattez mon fils le Préfident,

Votre procès lui devroit plaire encore,
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore;
Mais permettez que mes ſoins réunis,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils;
Vous, mes enfans, dans ces momens proſperes,
Soyez unis, embraſſez-vous en freres;
Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontez ont tout fait pour le mieux;
Non, il ne faut, & mon cœur le confeſſe,
Deſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre l'*Enfant prodigue*, *Comedie en vers diſſillabes*. A Paris ce 30 Octobre 1737.

JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris: Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Enfant prodigue*, *Comedie*, *&c.* s'il nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilèges, ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage cy-deſſus ſpecifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à commencer du jour de la datte deſdites Préſentes: Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelle qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre & faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des

exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix d'Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibiothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau. Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuviéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingt troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 551. fol. 515. conformément au Réglement de 1723. A Paris le 2 Décembre 1737.

LANGLOIS, *Syndic.*

